

pas moins abondante qu'il leur serait facile au moyen de cette espèce d'engrais de doubler bien vite, même en peu d'années de quadrupler leurs récoltes en grains comme en légumes et par là même les produits de leur économie rurale, puisque leur abondance leur fournirait les moyens de nourrir encore un plus grand nombre d'animaux. D'ailleurs aucun engrais n'est plus favorable au blé, froment et aux autres céréales.

On ne saurait laisser ce sujet sans faire observer que dans les paroisses qui se trouvent entre St. Anne dans le district des Trois-Rivières et St. Augustin dans celui de Québec, les carrières à chaux ne sont pas moins, et sont peut-être plus abondantes que dans l'île de Montréal. On se plaint assez communément de la stérilité du sol dans quelques unes de ces paroisses. On pourrait indiquer des habitans qui tirent à peine de quoi subvenir aux besoins de leurs familles, de terre d'une assez grande étendue pour les faire vivre dans beaucoup plus que de l'aisance.

Comment se fait-il que si peu de ces personnes songent à tirer parti de cette source de richesses? Ne pourrait-on pas ajouter de même que les vaches y sont rares; parce qu'on y manque de pâturages surtout de moyens de les nourrir pendant des hivers encore plus longs que ceux que l'on éprouve dans la partie supérieure de la province? Cependant il est vrai, de dire aussi qu'on s'occupe à peine, surtout le long du fleuve, de la culture des navets les plus propres à leur climat, de celle de la rave de Suède ou grosse betterave. Celle des betteraves des jardins et des carottes en grand s'y trouve inconnue comme elle l'est dans presque tout le reste de la province, surtout dans les paroisses qui se trouvent plus bas que Québec, et en particulier au nord du fleuve au-déà du cap Tourmente.

Avant de finir on croit devoir faire observer, que quand on a commencé d'abord à faire des efforts dans le pays pour introduire la culture des patates, on l'a repoussée comme on repousse aujourd'hui celle des navets, des carottes et des betteraves, qui ne sont pas moins productives et qui serait également, peut-être même plus avantageuse. Puissent ceux qui réunissent l'intelligence et l'activité à la constance, faire pour ceux-ci ce que d'autres ont fait avant eux pour la première.

Je n'ai pas besoin de dire à ceux auxquels la nature n'a pas fait le refus d'un cœur, que faire du bien est la plus douce des satisfactions qu'un homme honnête et vertueux puisse goûter. Dans ce moment surtout, y travailler devient plus que jamais un devoir véritablement impérieux.

Minerve.

ECONOMIE, INDUSTRIELLE ET DOMESTIQUE.

HISTOIRE DES INVENTIONS ET DÉCOUVERTES DEPUIS L'ÈRE CHRÉTIENNE.

suite.

Quinzième siècle.

Descendons de ces importantes découvertes, qui changent la face du globe et améliorent le sort de ses habitans aux inventions d'un ordre inférieur, mais qui ont aussi leur utilité et leur intérêt.

La taille du diamant est au nombre de ces dernières; elle ne doit son origine qu'au hasard. Louis de Berguem l'essaya le premier, à Bruges, en 1450. Ce jeune homme, qui sertait à peine des classes, n'était pas initié dans le travail de la pierrerie; il avait éprouvé que deux diamans s'entamaient si on les frottait l'un contre l'autre; il ramassa la poudre qui provenait de ce frottement, et à l'aide de roues de fer qu'il inventa, parvint à polir et à tailler les diamans avec cette poudre. Les anciens tiraient dans les premiers temps leurs diamans d'Éthiopie; on en tira ensuite des Indes, de l'Arabie, de Chypre et de la Madagascarienne: on ne les tire aujourd'hui que de Golconde et du Bengale. Les mines qu'on exploite ne sont connues que depuis quelques siècles.

On attribue aussi au hasard la découverte de celle de Golconde. Un père aperçut une pierre qui jetait de l'éclat; il la ramassa et la vendit pour un peu de riz à quelqu'un qui n'en connaissait pas mieux la valeur. De main en main elle tomba enfin dans celles d'un joaillier; la chose fit du bruit, et chacun de chercher les lieux où le diamant avait été trouvé. Les recherches ne furent pas long-temps infructueuses, et l'on finit par découvrir dans les roches les plus arides du royaume de Golconde une mine de diamans. Plus de trente mille ouvriers sont occupés à les extraire; plusieurs d'entre eux en avalent pour les vendre ensuite à des Européens. Avant cette importante découverte, on ne voyait des diamans qu'aux dames de la plus haute condition. Agnès Sorel fut, dit-on, la première qui en orna sa belle chevelure.

Le plus magnifique des diamans connus est celui du grand-mogol, qui est estimé près de douze millions. Notre régent en vaut cinq. La célèbre Catherine paya trois millions celui qu'elle acheta. Ce dernier diamant passe pour avoir formé un des deux yeux de la statue de Scheringham, dans le temple de Brama: un grenadier français, amoureux des beaux yeux de la statue, s'introduisit dans l'enceinte sacrée et réussit à en voler un, qui passa par bien des mains avant d'arriver à l'impératrice.

Un nommé Claude Briagues trouva plus tard le moyen de graver sur le diamant.

Puisque nous sommes au milieu des cours et du luxe des souverains, passons des diamans aux carrosses.

En 1457, la reine de France reçut du roi de Hongrie un cadeau qui étonna beaucoup la capitale: c'était un char *brulant et moult riche*; mais pendant long-temps elle fut seule à jouir du plaisir de se promener ainsi: les seigneurs féodaux en repoussèrent l'usage, et nous voyons encore en 1588 Jules de Brunswick défendre à ses vassaux de se servir de carrosses. "C'est avec bien du chagrin, leur dit-il, que nous nous sommes aperçus que l'usage mûr et louable de monter à cheval armé de toutes pièces s'est affaibli dans nos principautés, comtés et seigneuries; il faut en chercher la cause dans l'habitude qu'ont prise nos vassaux de s'ennuyer et de se faire traîner en carrosse."

L'infante d'Espagne Marie avait, en 1631, un carrosse de verre dans lequel deux personnes avaient place. Du temps de François Ier. on n'en comptait que trois dans Paris: ils appartenaient à la reine, à Diane de Poitiers et à René de Laval, que sa grosseur monstrueuse empêchait de monter à cheval. Ces carrosses avaient de grandes portières de cuir qu'on abaissait pour y entrer. L'usage des places nous est venu d'Italie; c'est Bassompierre qui, sous